

dans l'affreuses tortures ? Il y avait de quoi faire tourner la tête à Trim. Mille idées confuses, discordantes, noires, épouvantables se présentaient à l'esprit du pauvre esclave, ce fidèle serviteur de Pierre.

— Oh ! mon tête, mon tête, criait Trim, et il se pressait le front de ses deux mains ; moué venir fou, fou, fou ! et il se mettait à courir afin de se rendre plus vite à bord du *Zéphyr*.

Quand il arriva à bord il n'avait aucun plan de formé, aucune ligne de conduite de tracée. Il aurait voulu avertir tout le monde, afin que tout le monde l'aidât à chercher son maître ; d'un autre côté il craignait de donner l'alarme, de peur que la nouvelle n'en parvint aux oreilles de ceux qui avaient tendu le piège et qu'ils ne le fissent mourir de suite, s'ils ne l'avaient pas déjà fait ! Il aurait voulu faire ses recherches partout à la fois, et il ne savait pas où commencer. C'est ainsi qu'il arriva à bord du *Zéphyr*. L'équipage était dans la plus grande tristesse.

De toutes les personnes à bord, celui en qui Trim avait le plus de confiance était le gros Tom, dont il connaissait la discrétion, l'activité, la prudence et l'attachement pour le capitaine Pierre. Trim et Tom avaient toujours été de bons amis ; et plus d'une fois, l'un avait trouvé dans l'autre un puissant auxiliaire dans les rixes qui suivaient presque toujours leurs courses au milieu des cabarets, quand le *Zéphyr* touchait à quelque port étranger. Trim, s'étant enfin décidé à faire part à Tom de tout ce qu'il avait découvert, alla le trouver et l'ayant tiré à l'écart, lui raconta ce qui s'était passé dans l'embarcation, quand le noyé avait été amené à terre par des deux nègres.

— Et moi aussi, dit Tom, qui avait de la peine à en croire ses oreilles, et moi aussi je sais que le capitaine avait perdu le petit orteil du pied gauche ! Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? Qu'allons-nous faire ?

— Sé pas ; c'est pour ça que moué voulué savoir ce que dis.

— Je pense qu'il serait à propos d'avertir M. Léonard, c'est lui qui commande à bord, en l'absence du capitaine. Il pourrait peut-être nous donner de bons conseils, et d'ailleurs il faut bien obtenir sa permission pour un congé de deux ou trois jours.

— Eh bien ! voui, allons é li.

Trim et Tom descendirent dans la cabine où ils trouvèrent M. Léonard seul. Trim lui fit part de sa découverte et de ses soupçons. Il fut convenu qu'on n'en parlerait à personne et qu'on n'avertirait pas la police. M. Léonard donna à Trim et à Tom un congé pour faire les recherches nécessaires, et de plus une somme de vingt piastres en cas de besoin ; et il promit de faire de son côté les plus vigilantes recherches.

— Qu'allons-nous faire maintenant, dit Tom, quand ils furent remontés sur le pont.

— Sé pas trop ; moué pensé que l'y sera pas mauvais que l'un descende le long de la levée, et examine

tous les canots, pour voir si pas reconné cti-là qui a venu cri le capitaine à bord.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Je me rappelle bien du canot et je reconnaitrai bien ceux qui le conduisaient ; je vais suivre la levée jusqu'au couvent des Ursulines. Et où te rencontrerai-je ?

— N'importe, je va cherché dans toutes les p'tites l'auberges, et si n'apprend rien, moué revenir à bord c'tte nuit !

Trim et Tom se séparèrent, celui-ci suivant la levée et examinant tous les canots qui se trouvaient attachés le long des quais, et Trim se dirigeant du côté de la rue Royale.

Tout en marchant Trim pensait ; or tout en pensant voici les réflexions qu'il fit : “ Mon maître a été attiré dans un piège ; ce piège a été préparé avant qu'il fut arrivé à la Nouvelle-Orléans, puis qu'on a envoyé un canot au-devant de lui à bord ; c'était quelqu'un qui savait l'arrivée du *Zéphyr* aussi. Mais pourquoi lui tendre un piège ? Qui lui a tendu ce piège ? Ce n'est pas par vengeance, je ne lui connais pas d'ennemis ; pas pour prendre son argent sur lui, on ne pouvait savoir s'il en avait ; ça doit donc être quelqu'un qui devait avoir un intérêt bien grand à sa disparition, mais quel intérêt ? Il en était là de ses réflexions quand il arriva en face du No 141, la demeure de feu Alphonse Meunier. Trim tressaillit et, continuant tout haut le cours de ses réflexions, s'écria : “ Ne serait-ce pas quelqu'un qui aurait un intérêt opposé à celui de mon maître dans la succession de M. Meunier ? ” cette idée s'empara avec force de son esprit et il entra dans l'ancienne demeure du père Meunier.

Toutes les portes des chambres étaient sous scellé, à l'exception de celle de la cuisine et d'un petit cabinet, au premier, que l'on avait préparé pour le gardien nommé par la Cour des Preuves. Trim était entré par la porte de cour ; la première personne qu'il rencontra fut le mulâtre Pierrot, un des plus fidèles esclaves du père Meunier et auquel, par son testament, il avait donné la liberté et une somme de cinq cents dollars. Pierrot était assis sur un banc de bois à la porte de la cuisine, occupé à nettoyer quelques couteaux et fourchettes. Il avait l'air triste et abattu. En reconnaissant Trim, son ami d'enfance, qu'il n'avait pas encore vu depuis son retour, il se leva, étendit les bras et l'embrassa en versant des larmes. Trim eut bien de la peine à retenir les siennes, mais il fit violence à sa douleur, car il accomplissait une mission de vie ou de mort pour son maître, et avait besoin de toute sa fermeté et de son jugement.

— Me pleure pas, Pierrot, lui dit-il en se dégageant doucement, il faut montrer plus de courage.

— Ah ! mon ami Trim, quand tu l'arrivé donc ? Tu l'as appris que mon maître l'y mort la semaine passée.

— Oui, oui, moué l'a appris en arrivant au port hier matin.

— Et ton maître, le capitaine, y n'éte pas vini à la maison ; pi-t-ète y l'éte trop affligé !